

Problématique philosophique (Platon)

Compte tenu de ce qui fut dit de la formation philosophique de Platon, rapportée au moment originare de la condamnation et de la mort de Socrate, il est d'emblée compréhensible que Platon se concentre sur la question de l'ordre de la cité (*Polis*), c'est-à-dire sur la politique, à partir d'une référence au vrai éternel et immuable.

Une philosophie politique

Quel est l'objet de la politique ? C'est bien la cité, les liens entre les citoyens, la fonction unificatrice de la loi, l'action de donner cohésion à des intérêts d'abord divergents. Et cette unité de la cité est la fin de la pensée philosophique. Certes, la cité est une réalité mouvante du fait de son matériau, des humains et des intérêts divergents. Mais il est possible d'ordonner leurs mouvements. Lorsque Platon pense la cité « belle », la *Callipolis*, dans *La République*, et qu'il reprend ce problème, un peu autrement, dans *Les Lois*, il lui donne la forme circulaire, laquelle permet de rapporter

des mouvements de vitesses différentes les uns aux autres, en leur donnant une forme concentrique. Le législateur, en l'occurrence le philosophe, dit « philosophe roi », moins au nom d'un sceptre et d'un cérémonial quelconques qu'au nom de sa capacité à saisir la vérité et le juste afin de leur donner forme de cité dans le monde sensible, doit s'efforcer de réaliser cette combinaison entre les citoyens. En un mot, pour être transformée en vérité, la cité doit à la fois être connue dans ses défauts et mieux conseillée (de là la tentative de s'exercer chez Dion de Syracuse) ou conseillée au mieux (de là *La République*). C'est sur ce motif que de nombreux philosophes voudront devenir conseillers des « princes », jusqu'à nos jours.

L'ordre du monde

Pour autant, cette mise en ordre de la cité, en vue d'une cité « belle », disons parfaite, harmonieuse et unie, en ce qu'entre autres elle ne condamnera plus les philosophes, s'appuie d'abord sur un savoir maîtrisé par le philosophe : la géométrie et l'arithmétique. Pour arriver à ses fins, il cultive les sciences, d'autant qu'elles habituent à une parole de vérité commune. Cette idée place donc la vérité et le philosophe au cœur du projet. Encore faut-il envisager deux traits de cette construction : d'une part, l'articulation de la pensée du philosophe à l'ordre du *cosmos* (le terme signifiant « ordre et beauté ») ; d'autre part, au-delà des sciences, l'accès à la vérité et au beau, ou à l'élévation de l'âme vers l'Idée (de là *Le Banquet*), cette dimension en quelque sorte pédagogique du projet.

En ce qui regarde le premier trait, sur lequel il faut insister d'abord, l'idée de stabilité de la cité est inspirée par celle de l'ordre et de l'arrangement du *cosmos* (l'univers tel que pensé par les Grecs). En effet, le monde physique ne va pas à vau-l'eau, une nécessité en répond, réfléchie dans le dialogue intitulé *Timée*, que l'on peut saisir (et qui n'est donc pas aussi mystérieuse que l'affirment les devins et autres religieux); rendant possible, à son tour, que l'on parle d'elle par l'exercice du *logos* (de la parole droite, dite raison). Du moins, que l'on parle de quelque chose que l'on appelle la vérité, et que ce discours puisse être appelé philosophique sans que cette dénomination soit absurde. La *Philein* (amour) de la *sophia* (sagesse), puisqu'on en parle ainsi depuis Pythagore, rappelle Platon, se donne pour objectif de contempler (*theorein*) ce qui est réellement et universellement, afin de le dire à tous, de l'éprouver et, si possible, d'apprendre de lui à vivre droitement. Elle s'établit donc à la conjonction du principe cosmologique (de la connaissance de l'ordre du cosmos, du vrai), et téléologique (ce postulat selon lequel existe un rapport de convenance entre les choses), d'une volonté de savoir (parce que l'homme a une âme et que cette âme est, en lui, l'empreinte cicatricielle de la Cause, le signe d'une participation au vrai, conduite par un désir de savoir), et d'un art de vivre bien, dont l'unité est promise en ce terme essentiel de la philosophie grecque : le *Noûs*, qui gouverne le *logos*. Cette conjonction n'a de sens, en effet, qu'à raison d'entendre dans le *Noûs* l'amour du vrai, l'ardeur à connaître et à vivre bien (et non pas bien vivre), soit le garant de l'intelligibilité et l'intelligibilité elle-même, et dans le *logos* le dialogue qui révèle cet ordre.

Des valeurs à défendre

La structure spatiale du cosmos géocentrique grec auquel adhère Platon, unique et conçu comme un tout, incarne une hiérarchie de valeur et de perfection : ce qui est sublunaire relève du changement et de la corruption, ce qui est supralunaire s'élève vers l'incorruptible et le lumineux, le bien qui gouverne le monde. Elle manifeste un principe supérieur d'ordre et d'harmonie, de justice et de bonté, qui se répercute sur les humains soumis alors au dualisme ontologique (âme-corps). Elle présente la finalité de toutes choses (chaque chose est faite en vue du souverain bien), sa plénitude, dans l'éternité qui est sienne et que traduit sa forme sphérique, éternelle rotation sur soi dans l'identité. Le *cosmos* est le même pour tous éternellement. Par conséquent, il s'agit d'un monde sans histoire dans lequel tout prend place sans pouvoir être gagné par la démesure : une totalité parfaite donnée, qui assure l'immutabilité des choses. Et s'il est gagné par la démesure et le chaos, c'est tout au plus une répétition d'une origine mythique.

Néanmoins, le procès de Socrate a montré que les paroles ne sont pas toujours droites. Les unes sont incohérentes, inconstantes, les autres font triompher la discorde et la violence – c'est ce que Platon objecte aux Sophistes (Protagoras, Gorgias, Antiphon, Prodicus) lorsqu'il dénonce la rhétorique et ceux qui se font payer pour enseigner le seul pouvoir de la parole ; leur opposant une autre parole qui ne gonfle pas les mots, ni n'en abuse, le « dialogue » –, les dernières, enfin, tiennent des propos sans objet, des propos errants. Habituellement, c'est même l'opinion, la *doxa*, qui

prime, notamment sur l'agora, la place publique qui fut d'abord marché, mais qui se trouve être le lieu même de la politique. Derrière les jeux de l'opinion se profile une satisfaction immédiate qui se fie à ce qui est visible, sensible, mais aussi comme tel toujours changeant. Les paroles du jour, de tous les jours, ces monologues aveugles et sourds, trompent et égarent, rendent la vie de plus en plus violente et malaisée.

Et pourtant, il est bien quelque chose à dire, le principe immuable, cette unité d'un monde qu'il nous appartient de parler afin que l'harmonie soit rétablie dans le monde, en chacun (éthique) et entre les humains dans la cité (politique). Les humains voudraient bien cette harmonie, ils veulent la vérité, les Idées invisibles, mais ils se trompent sur les exercices auxquels il faut procéder pour y accéder, ainsi que sur ce qu'on peut appeler le « désir de savoir ».

L'allégorie de la caverne

Imaginez l'homme enchaîné dans une caverne ; il n'en perçoit, par les sens, que le fond, et imagine être dans la vérité. Supposez, maintenant, qu'il soit déchaîné du sensible, qu'il puisse se retourner et soit conduit en dehors de la caverne, vers le soleil de la vérité qui luit à l'extérieur... Rappelons ici brièvement le dessin et le propos de l'allégorie de la caverne (Platon, *La République*, VII), qui énonce, sous la forme d'un récit et avec le talent pédagogique qui caractérise Platon, les enjeux de la partition du monde (entre les choses visibles et les choses invisibles, le sensible et l'intelligible). Mais aussi, le principe de l'éducation du philosophe, et la fonction de libération de la sujétion au

corps (tombeau de l'âme et auquel le philosophe doit apprendre à mourir) qu'implique la science, principe de la recherche du *Banquet*. Cette allégorie en appelle à la dialectique (ascendante; de *dia* : de l'un à l'autre, et *legein*, d'où : s'entretenir avec) qui soulève l'âme déjà préparée (enthousiasme, délire intellectuel, ascèse), lui fait admettre que la vérité vaut mieux que son reflet (les images), et à la dialectique (descendante) grâce à laquelle le philosophe, après avoir contemplé le Bien – la racine de toutes choses, qui les éclaire et en montre la Réalité – revient vers ses concitoyens, en leur proposant de cheminer eux aussi vers la vérité, dans le savoir qui permet d'agir bien. Au risque de sa propre vie. Car il est banni de la cité, ridicule qu'il est aux yeux de l'opinion.

Cette allégorie intervient donc après un certain nombre de développements s'inscrivant chacun dans la visée politique de l'œuvre globale, qui tentent de définir la cité belle. Au livre VI de *La République*, Platon a déjà eu recours à deux images afin de faire entendre son propos. Elles permettent de mieux comprendre ce passage. La première, de 507 à 509, concerne l'analogie posée entre le bien (qui gouverne toutes choses) et le soleil physique afin de faire comprendre ce qu'est le bien : comme le soleil sans qui aucune vie n'est possible et sans qui les humains ne pourraient jamais voir les réalités du monde sensible, le bien fait exister les Idées et permet de les contempler, grâce à la réminiscence intrinsèque aux âmes. La seconde image, de 509 à 511, concerne les degrés de connaissances. Platon figure ainsi une ligne le long de laquelle se hiérarchisent ces degrés : d'abord l'illusion des sens face aux objets sensibles, puis la croyance face aux êtres réels, la raison

pour l'objet mathématique et enfin l'intelligence pour les idées pures. Encore les humains disposent-ils d'un certain désir de savoir qu'il importe de saisir.

Le sensible et l'intelligible

Le dispositif de la caverne établit la dualité entre un monde sensible trompeur, l'intérieur de la caverne, et un monde supérieur, le monde de la vérité, des idées pures. Après avoir posé le décor des hommes enchaînés en proie aux illusions que provoquent les montreurs de marionnettes montés derrière eux sur le petit muret, agitant des objets dont l'ombre se reflète sur la paroi en face des prisonniers, grâce au feu placé derrière eux, Platon s'attache plus particulièrement au sort de celui qui se libérerait de ses liens, sortirait de la caverne et contemplerait la lumière. Conformément aux principes posés, cette contemplation ne peut s'accomplir que progressivement : le « prisonnier » verra donc d'abord les ombres, puis l'éclat indirect du jour, puis le reflet des réalités dans les lacs des sciences, puis il contempera les astres et enfin le ciel lui-même et la vraie lumière du soleil, c'est-à-dire le bien, la vérité des êtres.

En instituant un monde intelligible (existant en soi, éternellement identique, le Même), Platon donne à la science et à la philosophie le moyen d'énoncer la vérité, définie par son immuabilité. Si l'on ne doit compter que sur le sensible (ce qui est en mouvement constant, toujours Autre), tout change sans cesse et rien n'est pensable. Deux mondes hétérogènes en résultent (dualité des mondes, impliquant la dualité humaine : corps-âme). Et un dilemme : ou bien les

Idées sont totalement séparées du sensible et elles ne peuvent être connues, ou bien elles lui sont identiques et ne sont plus stables.

Platon souhaitait que le philosophe, éduqué dans et par la vérité, fût nommé roi. Dotée d'une telle royauté, la cité aura bien son principe organisateur, et elle se mettra en état de fonctionner au même rythme que tout ce qui existe sous le ciel.

Pour autant, cette royauté qui est d'abord philosophique ne peut s'exercer sans que tous les citoyens soient concernés, même si les Grecs sont exclusifs (ni les femmes, ni les enfants, ni les esclaves...). C'est dans cette optique que la philosophie de Platon prend la forme de dialogues, à l'exclusion, néanmoins à nuancer, du *Banquet*, comme cela se verra. C'est de Socrate que Platon a appris les propriétés et vertus du dialogue, cette dynamique d'entretiens successifs productrice d'un *logos* vivant, c'est-à-dire d'une parole destinée à rechercher la vérité, susceptible de former les interlocuteurs, tournée vers des visées pratiques (la politique) et une éthique de soi, selon les quatre dimensions classiques de la philosophie.

La stratégie du dialogue

Il ne suffit jamais de vouloir énoncer quelque chose en monopolisant la parole. Nul ne possède le vrai d'emblée, et d'ailleurs peut-on le posséder ? Mieux vaut entrer en dialogue avec les autres et entreprendre, si possible avec eux, un chemin vers la vérité, insistant sur le désir de vérité constitutif des humains, et sur le caractère transcendant de la vérité. Mais c'est aussi parce que la propriété du dialogue est qu'il laisse l'autre